

# LE THEATRE HORS THEATRE

PAR JEAN-CLARENCE LAMBERT

Il faut partir de cette évidence lamentable : le théâtre aujourd'hui à Paris et dans les grandes capitales, tel qu'il se pratique en majorité, n'est plus, de patates en alouettes, qu'un simple métier plus ou moins spécialisé (pour les acteurs, producteurs, directeurs) et (pour le public) une plus ou moins inoffensive distraction. On va au théâtre comme on va au restaurant — pour s'asseoir, être servi, consommer, dans le prosaïsme d'une parenthèse de la vie. Le théâtre a perdu à peu près toute justification profonde, il a été remplacé par un « théâtral » conditionné sans recours par cette société déperie dont nous avons hérité et dont nous avons tant de mal à nous débarrasser. Le théâtre a abdiqué tous ses pouvoirs.

On en distingue sans trop de mal l'explication au terme d'un processus qui a maintenant l'âge d'une génération : le théâtre a été progressivement mis en échec par la vie quotidienne devenue, elle, *spectacle permanent*, grâce à la dramatisation que lui apportent les transistors et les écrans de cinéma et de télévision. Oui, dans la « société du spectacle » (G.-E. Debord) qui est la nôtre, le spectacle purement artificiel, neutralisé par son isolement en milieu raréfié (le « lieu culturel ») n'est plus qu'un vague alibi. Les motivations qui poussent la plupart des gens vers ces « amas de vieux fauteuils râpés » (comme le dit gentiment Jérôme Savary) sont de la pire espèce : tradition sociale moribonde pouvant aller jusqu'à l'automatisme résigné. Car enfin, si vous voulez du drama-

Jean-Luc Godard : têtes de chapitre de *One plus one*, son prochain film tourné à Londres.

• Les Stones Rolling hors du roman noir le bruit et la vision all about Eve mi-fi-ction-science le cœur de l'Occident *One plus one* change deux fois la société sous les Stones la plage. »

tique, restez assis devant vos télévisions : avec un peu de chance, vous pourrez y voir Lee Harvey Oswald ou Robert Kennedy se faire assassiner en direct... — et si vous voulez du comique, vous n'aurez que l'embarras de l'abondance ! Les grands magiciens de la mise en scène — un Vilar, un Bérart, un Peter Brook — ont su relever le défi, sans doute ; mais dans quelles conditions... Une sorte de désespoir, je crois bien. « Sortir de cet étouffement » proclame Peter Brook. Stopper la chute dans la « prose du monde », dirait Henri Lefebvre... Et comment ? — Peter Brook répond : en réveillant notre sens du sacré, en restituant au spectacle sa fonction d'« expérience religieuse collective »... Ce qui équivaut à un retour aux origines du théâtre, ce qui suppose que rien n'est changé, que notre « quotidienneté » ne fait que recouvrir le primitif état de nature et, que celui-ci nous reste accessible, après certaines opérations dont le metteur en scène prend la responsabilité... Voire !... L'entreprise peut réussir (et quand c'est un Peter Brook qui s'en charge elle réussit effectivement) ; elle n'en est pas moins anachronique, aléatoire et *rétrograde* : le *milieu technique* dans lequel nous vivons, cette « seconde nature » (Lefebvre) se définit en effet par un « sacré » bien différent de celui qui baigne le théâtre grec ou élysabéthain — à plus forte raison le

marqué par « la crise » que j'ai découvert ce qui me paraît être l'énoncé le plus important de tout le recueil : il s'agit d'une simple note, mise en bas de page, au détour de l'analyse que Ch.-V. Aubrun consacre au « passage de la chronique à la tragédie chez Caldéron ». On y lit : « Le déterminisme historique, soit idéaliste soit matérialiste, qui commande à notre élaboration de l'histoire... depuis 1789... n'est pas une loi de nature mais une projection de notre esprit, qui cessera d'être opérante... quand nous en trouverons une autre plus efficace et moins catastrophique. Ce jour-là, qui est proche, le roman cessera d'être l'expression littéraire de notre vision du monde... Et un autre genre littéraire, que nous sommes en train d'élaborer à tâtons, lui succédera, absorbant une partie des autres. » Sans en avoir l'air, ce bref aparté, qui mériterait un long commentaire, propose une voie qui s'écarte radicalement des obstacles contre lesquels buttent encore tous ceux auxquels Arrabal s'est adressé pour son recueil. Et cette voie nous conduit à cette seconde évidence : que le théâtre qui s'invente aujourd'hui échappe en fait aux hommes de théâtre, aux lois de théâtre, aux lieux de théâtre et, même, au public de théâtre. C'est — débarrassé de la tyrannie du texte littéraire, abolissant les ségrégations scène-salle, acteurs-spectateurs — un *théâtre*

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91  
21, Bd Montmartre - PARIS 2<sup>e</sup>

N<sup>o</sup> de débit \_\_\_\_\_

OPUS INTERNATIONAL  
15, rue de Montsouris - 14<sup>e</sup>

NOVEMBRE 1968

actuellement plus la peinture et de la (op et constructiviste), post-cagienne et de st-surréaliste, des tech- ublicité et de commu- nasse, que de ce qu'on çais, à la Potinière ou .N.P. Du reste, Artaud icé dès 1932, dans son du *Théâtre de la* qui est bien notre mo- tique d'Aristote !

, structure et fonction, Mutation, Messieurs du en cours ! Et cela, hors onde, ses implications s et sociales, voire ses imales les moins con- s'il est une activité mi- n ce moment, c'est ce — quand bien même il se vouloir *expression* — Une récente et très tude sur le *happening*, ormes les plus riches de hors théâtre, évaluée à